

French Town

Michel Ouellette

Numéro 71, mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42882ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ouellette, M. (1993). *French Town*. *Liaison*, (71), 31–31.

French Town

SIMONE – Un soir, quand j'étais p'tite, j'étais pas capable de m'endormir fa que je me suis levée sans réveiller mes deux soeurs qui couchaient dans le même lit que moé.

PIERRE-PAUL – Les homonymes sont des mots qui se prononcent de la même manière quoique leur orthographe et leur sens diffèrent totalement, ou qui ont une même orthographe, mais des sens différents.

SIMONE – Je me suis promenée dans la maison. C'était toute noir, mais y avait de la lumière de lune qui entrait par une fenêtre, fa que je pouvais voir où j'allais sans me cogner dins murs ou dins meubles.

PIERRE-PAUL – La nuit, un garçon pleure... Moi... Maman !... J'étouffe mes sanglots dans les épaisses couvertures de mon lit. Sanglots sourds, peine trouble. Je me sens seul, abandonné, loin de ma famille, en pension dans un séminaire lointain.

SIMONE – J'ai entendu du bruit. Ça venait de la chambre de mon père pis de ma mère. Chus t'allée voir. J'ai vu...

PIERRE-PAUL – Mon compagnon de chambre s'avance vers moi, pas légers dans la nuit. Il pose sa main sur ma tête, me caresse les cheveux pour me consoler. Il se glisse sous les couvertures, me chuchote des mots réconfortants à l'oreille. Mes yeux remplis de larmes rencontrent son regard timide. Sa main sur ma joue. Ses petits bras m'encerclent. Ma tête enfouie dans sa poitrine. «Qu'est-ce qui ne va pas, Paulot ? Faut pas pleurer», me dit-il.

SIMONE – Ah, c'était drôle... Les couvartes bougeaient. Ma mère respirait fort. Mon père faisait «oui, oui, oui». Oui, c'est ça.

PIERRE-PAUL – Ses mains me chatouillent les côtes. Je ne peux résister à l'envie de rire. Nous ricanons comme des enfants espiègles. Nous nous tiraillons comme deux frères. Les draps s'entortillent autour de nos corps.

SIMONE – Ys faisaient l'amour. Ys faisaient un enfant parce que plus tard ma mère était grosse. C'était à cause des couvartes que j'avais vues bouger.

PIERRE-PAUL – Corps à corps. Puis les prises de bras deviennent des caresses charnelles. Tendresses inattendues. Plaisirs avoués. Douceurs. Non !... Nos amours sont mortes, tuées par la honte de ces attouchements contre nature.

SIMONE – Des couvartes qui bougeaient.

PIERRE-PAUL – Je dormirai seul, désormais... Les synonymes sont des mots qui ont à peu près la même signification et qui ne se distinguent que par une nuance de sens.

EXTRAIT DE LA PIÈCE
FRENCH TOWN
QUI SERA PRÉSENTÉE PAR LE
THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO
EN COPRODUCTION AVEC
LE THÉÂTRE FRANÇAIS
DU CENTRE NATIONAL DES ARTS
DU 24 MARS AU 3 AVRIL 1993
À LA SALLE JUBILEE DE SUDBURY